

N° 43. — TOME VI.

25 MAI 1893.

**PRIX : SOIXANTE CENTIMES**

# **ENTRETIENS**

**POLITIQUES & LITTÉRAIRES**

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

**Quatrième Année — Deuxième Période**

## **SOMMAIRE :**

**Paul Adam** : *Dieu* (suite).

**Henri Bordeaux** : *Les premières poésies de Villiers de l'Isle-Adam* (1<sup>re</sup> partie).

**Saint-Pol Roux** : *Epilogue des Saisons humaines* (suite).

**Henry Malo** : *Indications politiques*.

**Henri de Malvost** : *Lettre musicale*.

**Bernard Lazare** : *Les Livres*.

**B. L.** : *Revue des Revues ; Memento*.

**PARIS**

**ERNEST KOLB, ÉDITEUR**

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

# ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

## ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS . . . . .	10 francs	6 francs.
PROVINCE . . . . .	12 francs	7 francs.
UNION POSTALE . . . . .	14 francs	8 francs.

---

Le numéro : 60 centimes

---

## COMITÉ DE RÉDACTION

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN — HENRI DE REGNIER  
BERNARD LAZARE — PAUL ADAM

---

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

---

# DIEU<sup>(1)</sup>

---

## LE LÉVIATHAN

Comme chaque an, la plainte du monde allait bruire dans la ville pour que l'apaisât une goutte de l'eau sanctifiée par le vieux miracle.

Du haut de l'abbaye, les moines virent les trains ramper à travers les plaines, puis dégorger la multitude malade au cœur de Caïn. Et les frères disaient :

« Ces choses rampantes, cracheuses de feu, ne sont-elles pas encore ce Léviathan des prophètes. — Comme lui elles sifflent. — Comme lui, elles rejettent de la fumée pour empêter les airs. — Comme lui, elles rampent. — Leurs écailles s'entrechoquent aussi, avec le bruit d'un roulement de foudre. — Et, comme

1. Voir les *Entretiens* depuis le 10 janvier.

le dragon, elles dégorgent du sang noir des flots de vie corrompue par l'accoutumance des passions. — Voyez : il ne cesse d'en accourir sur les courbes des rails au loin étendus ! »

En effet, le val blanchit sous les déroulements de la fumée émise par les trains. Ainsi que les hydres devant les héros, ils débouchaient des gorges. D'autres Léviathans fendirent les eaux du lac en laissant derrière soi un vestige long et argenté. Au fond du cirque inscrit dans les monts, ces rampantes choses se hâterent parmi les verdures et les rocs. Une minute elles disparaissaient dans les touffes des bois pour longer ensuite les contours des eaux opalines. Enfin, actives et fortes, elles grimpaien jusqu'à la ville pâle comme le camphre, lumineuse aussi sous les métaux des toitures.

Là, les cloches battaient de tous leurs sons. Les hymnes montaient des chœurs en marche. Les bannières attiraient le soleil vers leurs broderies saintes ; et l'astre se dardait contre elles entre les écrans bleus des cimes.

Les moines durent descendre pour prêcher dans les chapelles.

Malgré leurs robes sombres, les femmes parcourraient en un lot de parade l'avenue principale de la gare à la basilique ; et c'était, dans toutes les artères, l'envahissement des pèlerins heureux de finir un pénible voyage. Les auberges s'emplissaient. Il se vida bien des fioles pieuses à l'estampille du Christ et de la Vierge. Déjà des bandes de courtisanes assises en cotillons de soie sur les selles des mules, agaçaient les clochettes des harnachements écarlates ; et les guides travestis selon les traditions d'opérette cinglaient l'air de leurs fouets criards. Les orphéons lançaient leurs cantiques sur le fleuve de foule roulant à

travers les bruits de forge et les carillons liturgiques.

Une odeur s'exhalait de la masse humaine : des parfums de chairs voluptueuses et des aromes de tabagie. Les moines allaient se murmurent : « Sentez-vous la puanteur du sang de dragon, les ignobles émanations du Léviathan... Marchons plus vite ; avançons de peur que rien ne reste en nous des illusions du monde et que notre victoire se fasse trop facile sur Caïn... »

Ils ne se réconfortaient pas des fleurs semées à terre. Pour qu'au lieu du dégoût, la compassion leur reprît le cœur, ils se mirent à regarder ailleurs.

Le lac s'irisait sous les montagnes en les mirant. La nacre des neiges supérieures glissait par reflets dans les abîmes d'eaux, avec la couleur du ciel. Or, entre les apparences terrestres, ainsi doublées dans le lac, les moines aperçurent le jardin des Carmélites ; leurs yeux se rencontrèrent sur ce même point de l'image, et un émoi pareil aussitôt les oppresa.

### Le Sacristain.

Comme le monde se mire dans l'inconstance de cette onde, les influences des sœurs se sont mirées en moi ; et il me semble qu'elles sont bien le monde, alors que nos âmes contemplatives n'en gardent que des reflets... Oserai-je le dire ? Elles sont, je le crois, ce que nous cherchons si péniblement par les chemins de science et de vertu... elles sont les lignes simples des cimes, et le bleu céleste... la calme ignorance qu'une grâce informa de la vanité de connaître.

### Le Quêteur.

Et nous... l'image reflétée de leur désir de Dieu.

**Le Sonneur.**

L'image, à peine, car dans nos cœurs lassés de vivre, nous retrouvons seulement l'ombre de la première foi.

**Le Veilleur.**

Leurs âmes émanent, la nuit. Je vois comme une lueur fluidique et légère qui s'effile de leurs jardins...

**Le Pénitent.**

Et quand la corde siffle autour de ma chair, il y a certainement de leurs lèvres sur chaque plaie qui s'ouvre, il y a la fraîcheur des lèvres pieuses... Ne cultiverons-nous pas assez la douleur pour qu'elle fleurisse jusqu'à nous valoir un second corps de pureté? Pétales de sang et de larmes, corolles de désespoir, fleurs de tristesse, ne vous épanouirez-vous pas si largement que nous revêtions un aspect nouveau!... Oh! bien des choses manquent à notre trésor de perfections.

**Le Fossoyeur.**

Les sœurs, je les entends frémir à l'heure où mes mains ensevelissent les corps des pauvres, où ma bêche ouvre le flanc de la terre pour y confier le germe fermentant des cadavres... je les entends frémir aussi fort que les amantes embrassées, par les époux..., et cela vient à travers les vides de l'éther jusqu'à moi..., leur spasme s'étire jusqu'à moi à l'heure où je féconde la terre avec les morts.

### Le Prieur.

Et leur cœur pleure dans mes oraisons lorsque j'évoque la Force de Dieu; en vérité c'est leur cœur qui pleure dans mes oraisons.

Les moines demeuraient sur cette place aux arcades basses où les vendeurs de volailles étalaient.

Le mur des carmélites, de l'autre côté des eaux, était comme un ruban blanc autour de la touffe de leur parc. Vers ce bouquet les frères inclinaient leurs regards; et leurs esprits s'évadèrent de la foule en liesse religieuse, pour souhaiter de voir la Théorie des vierges s'avancant aussi vers la basilique.

Car ils subissaient une émotion forte. Pour la première fois de l'an, ils marieraient leurs voix réelles à celle des mystérieuses sœurs. Dans le chœur de la basilique, elles chanteraient derrière un voile les dissimulant au monde; et ce serait la chose la plus tangible que jamais ils pourraient prendre d'elles.

Aux fêtes du pèlerinage elles donnaient ainsi la pureté de leurs chants, afin que la honte humaine, s'effaçât et que les âmes de la foule se fissent séduire par un essor de foi.

En ces seuls jours, elles quittaient la retraite conventuelle. Elles apportaient dans les pans de leurs bures une contagion de vertu, avec l'espoir que la foule entière des pèlerins la propagerait ensuite à travers les peuples.

Par des retraites sévères, des exaltations en Dieu, elles préparaient cette force; et les moines se demandèrent qu'elle impression les pénétrerait à l'heure de subir cette influence immédiate, eux déjà touchés par

les sentiments des vierges quand leurs ondes s'étendaient sur les lames de l'air.

### Le Sacristain

Le cheveu d'une femme qui me frôlait la face, autrefois, me valait toujours moins de sensation que ne m'en vaut cette certitude de la communion des âmes sœurs avec les nôtres. Quand leur aide nous arrive et qu'on la devine près de soi, on dirait le vent que suscite une aile invisible et déjà passée..... Alors un frisson secoue les os amoureux...

### Le Sonneur.

Et puis, dans l'espoir de les sentir sur son cœur on double l'effort vers Dieu ; on gourmande sa passion et sa paresse ; on hurle sa rage contre le péché... Elles suscitent la bataille en nous-même, la bataille et la guerre ; elles m'apparaissent à moi telles que les Walkures chevauchant à travers les nues et semant sur les hommes le courage de frapper les soldats de Caïn... Elles arment mon bras contre ma bassesse.

### Le Veilleur.

Les voici... Avez-vous entendu les pas sur les dalles de la basilique et les voix qui s'essayent...

Ils se retournèrent.

L'église dressait ses murs indéfinis pardessus le troupeau serré des maisons. Au bas de la masse grise, le portail en retrait s'ouvrit sur les buissons de cierge dardant leurs feux. Les moines alors mar-

chèrent, tous les sept entre les statues ébréchées des vieux saints.

La foule se ruait sur leur traces... Il leur parut qu'ils traînaient aux sandales l'onde du sang dégorgé par le Léviathan du monde. Un Murmure d'océan grondait au dehors, et la vie des passions se contenait mal devant la splendeur de l'autel.

Ils marchèrent encore ils étaient en haut de l'église comme les sept têtes de l'Hydre humaine se déroulant dans le vaisseau de la basilique; et, quand les sept furent à leurs stalles; ils virent devant eux un voile blanc étendu le long des grilles.

Ils s'agenouillèrent, un peu inclinés vers la droite, vers le maître-autel, et soudain quelque chose s'étira de leurs cœurs vers le voile. Ils perçurent les sœurs.

Ils étaient les sept têtes de la Bête tassant ses anneaux dans le transept et les bas-côtés, laissant encore sa croupe briller au dehors sous le soleil de fête... Ils étaient les sept têtes prosternées devant l'Autre Amour.

PAUL ADAM.

FIN DU LIVRE PREMIER.

---

---

# LES PREMIÈRES POÉSIES

## DE VILLIERS DE L'ISLE ADAM

---

### PREMIÈRE PARTIE

---

#### I

Par quel singulier hasard, apporté et abandonné par quel inconnu voyageur de France, ce livre vint-il se blottir entre deux tomes de Rohrbacher, dans ce vieux couvent de Lombardie où je le découvris et m'en emparais pour quelque menue monnaie ? La couverture, vieux cuivre aux reflets dorés, aux reflets de soleil couchant, portait ce titre attirant : *Auguste Villiers de l'Isle-Adam, PREMIÈRES POÉSIES 1856-1858*, et cette indication : *Lyon, Scheuring, éditeur, MDCCCLIX*. Ces vers de prime jeunesse, où se décèle

un génie enthousiaste et naïf, ont-ils parfois caressé l'âme de quelque moine aux extatiques prières, ou sont-ils demeurés là, oubliés, gardant pour eux leur secret, comme ces flacons d'Orient aux indéfinissables essences ? Ce volume, dont un éditeur belge prépare aujourd'hui la réimpression, combien des admirateurs d'*Axël* l'ont-ils connu, et son apparition éclairera-t-elle d'un jour plus lumineux l'âme du noble écrivain dont l'art pleure encore le trépas, ou sera-t-elle jugée inutile, nuisible même à la splendeur de sa gloire : une pieuse revue de ces poèmes et quelques citations permettront de comprendre la question, sans chercher à la résoudre.

La première page du livre porte cette dédicace : *A M. le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française, hommage de l'auteur.* Suit une brève préface ainsi conçue :

« L'auteur de ce volume a dix-neuf ans. — C'est donc avec une certaine modestie qu'il se défait de ces premières pages, — *novembre 1858.* »

Sous l'égide du mystique auteur d'*Eloa*, avouant son âge avec une modestie de génial éphèbe, Villiers de l'Isle-Adam offre au public ses premières poésies, — destinées à demeurer solitaires, — qui comprennent les *Fantaisies nocturnes*, *Hermosa*, les *Préludes*, et le *Chant du Calvaire*; et c'est Lyon, la ville anti-artistique par excellence, qui publie les vers de ce Breton, dont toute la vie, après des années d'études à Rennes et à Laval, s'écoula à Paris dans la lutte pour l'art et dans une glorieuse et inoubliable misère.

## II

Les *Fantaisies nocturnes*, musicales romances d'amour, chantent les ciels d'Italie et d'Afrique ; et

déjà, semble se révéler, malgré le romantisme de la forme et le vague fuyant de l'idée, le Villiers futur, évoquant des paysages imprécis, à la Puvis de Chavannes, aux lignes flottantes et indécises, prolongeant le réel par le rêve, et grandissant la sensation de nature par le rythme alangui et monotone de son style souverain. Une *barcarolle* au bord du golfe de Gênes. une *Chanson arabe* où passe mystérieusement une sœur aînée d'Aziyadé, une *Prière indienne*, sont délicieuses de rêverie limpide. *Exil*, trop romantique, est une mauvaise imitation de Musset, où Paris est qualifié de *vivante fournaise*, et où de virulentes apostrophes à l'époque incroyante et incapable d'aimer rappellent les prosopopées de Rolla au sommeil de Voltaire et aux nègres de Saint-Domingue, chères aux ecclésiastiques.

Voici deux frêles chansons d'amour.

GUITARE

« Cadix ! »

I

Voici l'heure des sérénades  
Où brille loin des colonnades,  
Au cristal du fleuve changeant,  
L'astre d'argent :  
L'Espagne, dans ces nuits divines,  
N'écoute plus les mandolines ;  
Bien des beaux yeux vont se fermer !...  
— Il faut aimer.

II

Demain tu pourras, jeune fille,  
Dancer ta folle séguidille

Et mettre des fleurs, si tu veux,  
Dans tes cheveux ..  
Mais, ce soir, puisque la gitane  
Suspend sa guitare au platane,  
Laissons là nos résilles d'or...  
— Aimons encor !

III

Les vents, qui sur les ondes passent,  
Aux ombres de ceux qui s'enlacent  
Mêlent les feuillages légers  
Des orangers...  
Si, près du fleuve monotone,  
Ils doivent passer, à l'automne,  
Les orangers et les amours.  
— Aimons toujours !

ZAÏRA

« D'où vient que vous aimez de la sorte ? » demanda encore Sahid. — « Nos femmes sont belles et nos jeunes gens sont chastes », répondit l'Arabe de la tribu d'Agra.

EBN-ABI-HADLAH.

(Manuscrits 1461-1462, bibliothèque royale).

Le couchant s'éteignait voilé ;  
Un air tiède, comme une haleine,  
Sous le crépuscule étoilé  
Flottait mollement sur la plaine.

L'Arabe amenait ses coursiers  
Devant ses tentes entr'ouvertes.  
Les platanes et les palmiers  
Froissaient leurs longues feuilles vertes.

Son menton bruni dans la main,  
Toute amoureusement penchée,  
Sa jeune fille, un peu plus loin,  
Sur une natte était couchée.

Ses yeux noirs, chargés de langueur,  
De leurs cils ombrayaient son visage.  
Devant elle, le voyageur  
Arrêta son cheval sauvage,

Et se couchant soudain, il dit :  
« Allah ! comme vous êtes belle !  
« Veux-tu fuir ce désert maudit ?  
« Je t'aime, et te serai fidèle. »

L'enfant le regarda longtemps,  
Et, se soulevant avec peine :  
« Tu n'es pas celui que j'attends,  
« O voyageur au front d'ébène !

« Un autre a déjà mon amour,  
« Et mon amour c'est tout mon être.  
« J'attends ici le giaour  
« Qui reviendra, ce soir, peut-être !

« Mais... ce collier d'ambre, veux-tu ?  
« Tiens ! prends ! et qu'Allah te conduise ! »  
— La main sombre de l'inconnu  
Tourmentait sa dague, indécise.

« O perle du désert ! dis-moi :  
« Si le giaour infidèle  
« Ne s'en revenait plus vers toi ? »  
— « Je te comprends bien, » lui dit-elle,

« Mais je m'appelle Zaïra.  
« Va, mon cœur l'aimerait quand même ;  
« Je suis de la tribu d'Acra,  
« Chez nous, on meurt, lorsque l'on aime ! »

La mélancolie de l'exotisme berce mollement ces vers qui évoquent le charme nonchalant des *Orientales*, et les plastiques rêveries de Théophile Gautier : cependant le rythme est ici moins éclatant, d'une douceur plus paresseuse, avec moins de sensualité et de prestige.

### III

Des femmes étranges et énigmatiques apparaissent dans les œuvres de Villiers de l'Isle-Adam ; l'âme s'exalte à l'impression de mystique beauté que reflètent Edith Evandale, Akrédyssérl, Sara de Maupers. Sans cesse, le magique écrivain, dit Paul Verlaine « évoque le spectre d'une femme mystérieuse, reine d'orgueil sombre et fière comme la nuit encore et déjà crépusculaire, avec des reflets de sang et d'or sur son âme et sur sa beauté. » Le poète de seize ou dix-huit ans songeait déjà à son rêve d'idéale beauté en créant cette pâle *Hermosa*, mourant d'avoir trop aimé Don Juan et de n'avoir pu combler le vide de son cœur. Dans ce long poème s'affirment encore l'influence romantique et le souvenir de Musset dont il imite un peu le lyrisme, le laisser-aller, les digressions, l'esprit ; cependant la strophe s'envole harmonieusement, le rythme se balance avec grâce, et il semble, à certains passages de passion, qu'on devine en cette âme d'adolescent on ne sait quel prodigieux désir d'au-delà, on ne sait quel immense désir de vie supérieure et de grandeur supraterrestre.

*Chant I : Don Juan.* — Une fête à Venise... Le ciel bleu, la valse, l'Italie, cela se chante sur les orgues de barbarie, avec musique des Donizetti et autres Bellini. Le poète a d'enfantines maladresses pour affecter des

rêves byroniens et bafouer, de son ironie ineffablement puérile, les négateurs, les savants, et tout notre siècle d'analyse, et après une interminable digression qui semble une mauvaise imitation de *Namouna*, il conclut :

— Ça, ma coupe de vin de Chypre, mon cigare,  
Et reprenons notre récit.

*Hermosa, ange nocturne des humains*, est naturellement la fille d'un bandit ; son cœur vierge s'est formé au contact de la puissante nature, et se laisse cueillir comme une liliale fleur de la montagne, par Don Juan, le beau cavaliere qui passe. — (Il importe de se rappeler, pour apprécier ce poème, l'époque : 1859, et l'âge de l'auteur.)

*Chant II : L'existence.* — Don Juan et Hermosa ont promené à travers le monde l'immense folie de leur amour parmi le luxe, les fêtes et les voluptés. Cependant, aux heures les plus inouïes d'ivresse, la pâle Hermosa a le pressentiment que le cœur de Don Juan lui demeure étranger, qu'un secret les sépare et prépare la ruine fatale de leur amour. Un soir que leur gondole s'éloigne vers la pleine mer, en face de Venise pâmée de joie, et qu'autour d'eux rien ne trouble l'infini silence des cieux, elle se penche sur lui, lui demandant de lui révéler l'éénigme de son être. — Mon secret, c'est ma vie, répond Don Juan et, vaincu par le calme nocturne et par l'inquiétude d'Hermosa il s'écrie :

Puisque je suis la voix qui chante aux jeunes filles  
Dans les bois, sur les lacs, sous les fleurs des charmilles,  
Des rythmes inconnus, puissants et singuliers ;  
Puisque, sylphe ou génie aux magnétiques ailes,  
Je suis celui qui vient murmurer auprès d'elles  
Les serments si vite oubliés ;

Puisque, lassé de vivre en méprisant la vie,  
 Je regarde la mort sans haine et sans envie,  
 Comme une ombre suprême où dorment les amours;  
 Puisque ce Dieu vengeur, dont je suis la victime,  
 A, pour demain peut-être, au Livre de l'abîme  
 Marqué le terme de mes jours;

Puisque le soir d'automne et ses blanches lumières  
 Argentent les frontons des palais centenaires,  
 Et que, sur ta beauté, je me suis prosterné;  
 Puisque j'admire, enfin, dans ta splendeur sereine,  
 Le rêve impérial de l'esthétique humaine;  
 Puisqu'une enfant m'a deviné,

Je veux laisser pour toi, de ce cœur plein d'extase,  
 S'échapper tout à coup l'idéal qui l'écrase!  
 Sens-tu les orangers et les magnolias?  
 Lève tes yeux divins, écoute! l'heure sonne,  
 L'heure des voluptés! L'ombre nous environne,  
 O ma belle, ne tremble pas!

Regarde bien! Deux nuits se disputent la terre :  
 L'une, écharpe de bal, l'autre, vaste suaire.  
 Ecoute la chanson bruyante des festins,  
 Les rires, la folie et sa douce musique!  
 N'est-ce pas que les vents du golfe Adriatique  
 Ont un bruit de baisers lointains?

Vois les lustres sans nombre et les salles remplies  
 De masques amoureux, de femmes éblouies!  
 Nuit de l'humanité désespérant d'un Dieu;  
 Mais lève maintenant ton front et considère  
 L'autre : l'immense nuit enveloppant la terre  
 Dans les plis de son linceul bleu!

Eh bien! les êtres nés de l'homme et de la femme,  
 Ayant peur du néant, doutant s'ils ont une âme,  
 Devant elle ont compris l'*au-delà* du tombeau;  
 L'esclave dans l'oubli, le puissant dans les fêtes,  
 Se sont dit, en voyant s'étendre sur leurs têtes  
 La nuit terrible et sans flambeau :

Paix du foyer natal ! honneur, trésor fragile !  
Puissance, vacillant sur un trône d'argile !  
Prière, humble bonheur ! gloire, sanglant plaisir !  
Toi, science, mot plein de vides insondables !  
Voilà les vanités de nos sorts misérables :  
Notre seul but est de mourir !...

N'y a-t-il pas dans ces derniers vers une prodigieuse intensité de tristesse, un frisson d'immense détresse à cette pensée de la mort dont la nuit est l'image, et où tout s'écroule et disparaît ? Cependant l'angoisse de don Juan grandit encore :

« ... A quoi bon ce qui peut éblouir,  
Tout ce qu'il faut aimer et tout ce qu'il faut plaindre,  
Si la fleur doit tomber, si l'éclair doit s'éteindre...  
Enfin, si l'homme doit mourir ?

« O mort ! Stupeur ! Néant ! porte triste qui s'ouvre  
Sur les cieux inconnus dont l'abîme nous couvre,  
Au sommeil dévorant dont on ne revient pas !  
Pourquoi, si c'est un mal, naître dans sa puissance ?  
Pourquoi la craignons-nous si c'est la délivrance ?  
O sceptre sombre du trépas !

« Ténèbres ! La réponse est un Dieu, dit le prêtre ;  
Le sage dit : Arrière ! et l'homme dit : Peut-être !  
Trois mots ! Le sphinx béant reste seul défini.  
Tu vois bien que deux nuits se disputent la terre :  
L'une n'est que la Vie, ou Fortune, ou Misère.  
L'autre est un Problème infini !... »

Etrange figure que ce Don Juan, hanté de l'au-delà, et inquiet du mystère que recèle la mort ! Il a épuisé toutes les joies de la terre, il a eu la gloire, et il a eu l'amour ; mais :

Une œuvre que produit la volonté d'un homme  
Peut-elle durer bien longtemps ?

Il a cherché le bonheur dans l'amour du pauvre et de l'humanité, et il en a conclu :

La fortune avilit ces pauvres de la veille :  
Ils n'ont de grand que leurs grabats !

N'ayant plus de foi en l'humanité, n'ayant plus d'espérance en elle, il a mis sa foi suprême et sa dernière espérance en l'amour, lui demandant l'infini du bonheur et l'infini que veut son âme à tout prix. Et le poète exprime en des vers très éloquents son unique désir :

« Les héros n'ont qu'un but : ils y songent sans trêve ;  
Le peintre a son tableau ; le poète, son rêve ;  
Le conquérant, sa gloire, et le prêtre, sa loi.  
Y découvrant toujours des profondeurs nouvelles,  
Ils ont un vague espoir de beautés immortelles.  
L'homme a besoin d'un peu de foi.

« Eh bien, ce sentiment qui tourmente sans trêve,  
Cet idéal maudit, cet inconnu, ce rêve  
Devant qui les humains succombent tour à tour,  
Cet espoir que les uns cherchent dans la science,  
Les autres dans la foi, d'autres dans la puissance,  
Moi, je l'ai cherché dans l'amour.

« L'amour, c'est l'absolu. Par sa poignante joie,  
Un baiser que je donne au baiser me foudroie.  
Comme un éclair divin dans l'ombre de mon cœur,  
Il ébranle en moi-même une sorte d'abîme  
Où la création se dévoile, sublime,  
Dans un spectacle intérieur... »

Mais cet absolu qu'il a cherché dans l'amour, il ne l'a point trouvé ; en vain il a cherché dans la volupté l'apaisement de l'immense désir qui a dévoré sa vie :

la limite s'impose à toute chose et le réel à tout rêve, la mort est au bout de tout et fane tout bonheur. Dans une suprême tentative, il a concentré toutes ses forces sur un seul amour, sur cette délicieuse Hermosa dont il cueillit le cœur vierge ; mais il était trop tard, maintenant il ne peut plus aimer : « J'ai soif d'un paradis dont je suis exilé, » murmure-t-il ; il est la proie éternelle du Doute et de la Solitude.

Quand leur barque rentre à Venise après ces mélancoliques confidences, ils sentent leurs âmes plus éloignées encore l'une de l'autre. Puis, un soir, Don Juan annonce son départ à sa maîtresse et ils se quittent pour toujours.

*Chant III : Compassion.* — Abandonnée, Hermosa continue son existence de fêtes et de folies, se laissant aimer sans jamais livrer son âme. Son cœur est mort en elle, son cœur que brisa son amant. Les femmes que Don Juan aimait étaient, pour lui, des fantômes bientôt disparus, mais pour elles il restait la réalité, et c'est de ce souvenir que vient l'impuissance à aimer d'Hermosa. Enfin, deux ans après l'abandon de Don Juan, la mort, sans doute sous la forme d'Azraël, le Visiteur-aux-mains-éteintes de l'*Annonciateur*, vint la toucher.

Déjà ! dit-elle ; eh bien, l'ange de l'épouvante  
Peut venir, j'ai vécu, j'attends, je suis contente.  
Adieu, flots et pays où dort la Volupté !  
Je ne vous dirai plus qu'une seule parole :  
Regardez ! je meurs jeune et cela me console,  
Au moins je meurs dans ma beauté.

Il y a beaucoup de jeunesse dans ce poème de douze ou treize cents vers ; l'influence de Musset y est trop grande, et de nombreuses taches, surtout dans le premier et le troisième chant, déparent l'œuvre. Un souffle de lyrisme et de vie l'anime cependant ; la

strophe est pleine et se déroule harmonieusement; enfin la figure de Don Juan se transfigure d'une mystérieuse lumière. Le premier Don Juan, le Don Juan de Tirso de Molina, débauché et religieux, a disparu dans le passé; l'homme aux mille et trois nous apparaît à travers lord Byron et Musset, avec son éternel désir et son éternelle inquiétude; mais, chez les romantiques, Don Juan aime, Don Juan croit aimer à chaque nouvelle conquête. Ici, il n'a plus même cette illusion, il connaît son impuissance à donner son âme, et, se sentant envahir d'une tristesse inouïe, il sonde en vain le secret de la mort, voulant demander à l'au-delà le bonheur infini que la terre lui refuse. Sans doute, la conception de Villiers de l'Isle-Adam s'obscurcit par instants, se gâte par des ressouvenirs et partrop d'affection, mais on pressent, dans certaines strophes, un tel tourment d'amour suprême, une telle palpitation de volonté tendue vers l'espoir d'une vie supérieure, que l'on reconnaît le futur auteur d'*Axël* et de l'*Ève future*.

(*A suivre*)

HENRY BORDEAUX.

---

---

# ÉPILOGUE DES SAISONS HUMAINES<sup>(1)</sup>

---

## SCÈNE V

LE PRINCE LORÉDAN DE TERRE SAINTE

LE PRINCE seul, dans son fauteuil.

Victime, j'avais un autre âge, d'autres âges... Mon heure actuelle, qui n'est déjà plus la vie sans être encore la mort, ne saurait avoir cure des angoisses subies par mes saisons évanouies... Combien d'années

1. Voir les *Entretiens* des 25 avril et 10 mai 1893.

*Errata* : dans le précédent numéro, page 414, lire « mamelles des leurres évoqués. »

on gaspille sur les marches vaines de la Douleur!... Statuaire fier de sa Mère aux Sept Glaives, l'homme s'entête, crabe, au pilier du reposoir... Ah! comme nous refuserions à l'Océan la gabelle de nos yeux, si nous daignions savoir que le crâne est un œuf d'où naîtra, selon notre plus ou moins d'habileté, le corbeau de chagrin ou le faisan de joie?... Le bonheur est aisé, mais, d'avoir vu les génies souffrir, le vulgaire croit le deuil rare et supérieur, aussi l'on s'efforce de gémir afin d'être admiré par le parterre des heureux. Que stupide est le souci qui perd son temps, parmi nos riens, à sculpter une chaîne de montagnes sur un grain de sable!... Stupide en vérité fut Lorédan, mais il vécut assez longtemps pour devenir son spectateur et rire de lui-même après coup. An qui s'achève, oreille de plus à tirer. Oh! s'éloigner de soi et se juger en étranger!... Comme on se découvre misérable et nain du haut du tribunal où l'hermine du juge est remplacée par notre vieille chevelure!... A quoi bon épouser la querelle de l'imbécile que nous fûmes?..., Miséricorde, femelle du génie!... L'amande amère de nos yeux se fait douce avec l'âge,— et mon âme ancestrale est, comme un presbytère, résignée.

Voici que les trois Images, c'est-à-dire les Trois Héros représentant le Prince Lorédan à vingt, quarante et soixante ans avec les costumes que celui-ci portait aux parties I, II et III du drame, voici donc que les trois Images s'agitent dans leurs armures et descendant des piédouches, fantomatiquement.

## SCÈNE VI

LE PRINCE LORÉDAN DE TERRE-SAINTE, LES TROIS IMAGES DE LORÉDAN, UN NAIN BIZARRE QUI SE FAUFILE ENTRE LES JAMBES D'UN GRAND AIEUL DES TAPISSERIES, LES AIEUX DES TAPISSERIES, L'AIEUL QUI PORTE MITRE ET CROSSE, L'AIEUL DONT LE DESTRIER ÉCARBOUILLE DES VAINCUS CRIANT MERCI, L'AIEUL AUX PARCHEMINS, L'AIEULE CHANOINESSE. Au dehors UN ROSSIGNOL SUR UNE BRANCHE.

Les trois Images de Lorédan font deux pas vers le moribond qui, bâtant, les considère.

LE PRINCE.

Si j'avais été père, je dirais : voici mes fils !

LA PREMIÈRE IMAGE, soixante ans.

Nous sommes les tisons décendrés de tes jours malheureux.

LA DEUXIÈME IMAGE, quarante ans.

Nous sommes des morts sans sépulture.

LA TROISIÈME IMAGE, vingt ans.

Nous sommes des victimes invengées.

LE PRINCE.

O mes anciens Moi-Même ravivés !

Les Trois Images font deux pas encore vers le Prince Lorédan.

LA TROISIÈME IMAGE.

Je suis le Prince du Printemps.

LA DEUXIÈME IMAGE.

Je suis le Prince de l'Eté.

LA PRÈMIÈRE IMAGE.

Je suis le Prince de l'Automne.

LE PRINCE, glacé.

Et moi le Prince de l'Hiver.

Derechef les Trois Images font deux pas vers Lorédan.

LE PRINCE DE L'AUTOMNE.

Voici l'aube de ta vieillesse.

LE PRINCE DE L'ÉTÉ.

Voici le soir de ta jeunesse.

LE PRINCE DU PRINTEMPS.

Voici ta jeunesse.

LE PRINCE, avec expansion.

Ma jeunesse!!! (attirant le mignon fantôme sur ses genoux.)  
Sur mes genoux, adolescent... que je baise la tiare de  
tes boucles!..

Il l'étreint et caresse sa chevelure blonde.

LE PRINCE DU PRINTEMPS, montrant ses jolies dents.

J'ai vingt ans...

LE PRINCE, le baisant sur la bouche.

Oh ! ces dents qui mettent un collier d'ivoire à ta parole !..

LE PRINCE DU PRINTEMPS, raillant la bouche édentée du Prince de l'Hiver.

Dis, la Fée-de-tes-Phrases n'a plus de balustrade où s'appuyer?...

LE PRINCE, litanisant.

O Jeunesse, brise de la Vie !

LE PRINCE DU PRINTEMPS, argentinement.

J'ai vingt ans...

LE PRINCE.

O Jeunesse, margelle de Caresses !

LE PRINCE DU PRINTEMPS.

J'ai vingt ans...

LE PRINCE.

O Jeunesse, prairie de Joies !

LE PRINCE DU PRINTEMPS

J'ai vingt ans...

LE PRINCE.

O Jeunesse, blason des Anges !

LE PRINCE DU PRINTEMPS

J'ai vingt ans...

LE PRINCE

O Jeunesse, âge du Ciel !

LE PRINCE DU PRINTEMPS.

J'ai vingt ans...

LE PRINCE.

O Jeunesse, atmosphère de la Beauté !

LE PRINCE DU PRINTEMPS.

J'ai vingt ans...

LE PRINCE.

O Jeunesse, astrologue des Yeux épanouis aux balcons !

LE PRINCE DU PRINTEMPS, espiègle.

J'ai vingt ans...

LE PRINCE.

O Jeunesse, argonaute des Seins, des Hanches et du Fruit !

LE PRINCE DU PRINTEMPS.

J'ai vingt ans...

LE PRINCE.

O Jeunesse aux moustaches narquoises comme les ailes d'un oiseau qu'on espérait saisir et qui s'enfuit !

LE PRINCE DU PRINTEMPS.

J'ai vingt ans...

LE PRINCE.

O Jeunesse, si adorablement fatte emmi ses airs de tout connaître et de se torcher avecque du conseil le cul!

LE PRINCE DU PRINTEMPS superbement ridicule.

J'ai la science infuse et n'ai rien à apprendre!

LE PRINCE, riant aux éclats.

Ohé! ne l'avais-je pas dit?...

UN NAIN QUI SE FAUFILE ENTRE LES JAMBES DU GRAND AIEUL DES TAPISSERIES, s'esclaffant du nombril.

Corne de licorne! est-on niquedouille à vingt ans!

LE PRINCE.

Toujours, à n'importe quel âge, on se veut l'aîné de celui qu'on est vraiment. Jeunesse, vieillesse de l'Enfance!... L'heure blonde qui tinte se fait déjà la tête grise de notre avenir... En publique matière d'esprit, on est son propre père volontiers. (Se cramponnant au Prince du Printemps.) Viens, que je t'aspire, te boive, te croque, te mange!... Laisse le Délabré communier sous tes franches espèces ou se cacher en toi comme en un pommier de mai!... Jeune homme que je fus, de nouveau je voudrais t'être!... O redescendre l'escalier des Saisons!... ô danser!... ô jouer à la corde!... ô les premiers pas!... ô vagir!... ô naître!... (Lui brouant les mains et les joues.) Tiens!... précieuses caresses au soi retrouvé!... tiens!... tiens!...

LE PRINCE DU PRINTEMPS, s'esquivant de son étreinte.

Ahi donc, tu me chiffonnes!...

Une Pause.

LE PRINCE, grave.

J'y songe, l'on ne chérit son fils que parce qu'il est nous-même plus chargé de fleurs, l'on n'estime son père que parce qu'il est nous-même plus chargé de fruits. Eh ! peut-être, à risquer une sonde plus longue, les hommes sont-ils un Seul-Homme indéfiniment répercuté : intarissable écho de lumière dans une torrentielle grotte de soleil !.. Tous les hommes seraient alors les reflets épars du Seul-Homme, et chacun de nous un geste de l'acteur premier?.. Maintenant ce Seul-Homme, pourquoi ne serait-il pas Dieu — oui Dieu ! — mais un Dieu moins Dieu que Dieu, un Dieu d'essence pas exclusivement métaphysique, un Etre au front d'absence mais aux pieds de présence, fait de lignes et d'infini, de fautes et de qualités, de chêne et de roseau?... S'il en est ainsi, Charité de l'évangile, tu n'es qu'un inceste légitime, ou Narcisse est ton nom. En effet aimer signifie s'admirer dans les yeux du prochain. Une famille, une race, une nation seraient donc le résultat de la coquetterie d'un Seul qui se regarde en un prisme-plusieurs, et la guerre une simple collision de miroirs. Qui sait même si le vainqueur ne se frappe pas dans la cuirasse étincelante du vaincu, ou si l'homme qui tue n'est pas un suicidé survivant dans son propre remords?.. La preuve enfin que l'égoïsme est le manifeste postillon de l'humanité c'est que le moribond espère pénétrer en Dieu, — or Dieu me semble, à ce moment solennel d'appareiller, Dieu me semble un Nous innombrable et colossal : l'ardent giron de l'égoïsme universel.

LES AIEUX DES TAPISSERIES.

Mourir, c'est se résorber pour indéfiniment se recueillir.

LE PRINCE.

D'après vous, mes Aïeux, l'Eternité serait le règne indestructible de la mémoire humaine? l'Ailleurs le refuge des souvenirs incarnés?...

UN AIEUL QUI PORTE MITRE ET CROSSE, heureux.

Le Paradis consiste en la saveur infinie du bien accompli.

UN AIEUL DONT LE DESTRIER ÉCARBOUILLE DES VAINCUS CRIANT MERCI, malheureux.

L'irréparable dégoût du mal perpétré compose l'Enfer.

LES AIEUX DES TAPISSERIES.

Incommensurable Paresse où ronronnent tant de rouets, voici l'Eternité.

LE PRINCE.

Pendant ses loisirs de mémoire un vivant est, selon votre angle, une anticipée copie du mort futur?..

L'AIEUL AUX PARCHÉMINS.

Souvenir, hypothèque sur la Mort!

LE PRINCE.

Etre-aux-souvenirs, synonyme de défunt!

L'AIEULE CHANOINESSE.

L'immortalité se doit considérer comme l'inépuisable provision d'un passé de mortalité.

LES AIEUX DES TAPISSERIES.

O Mort, flore puante ou suave de la Vie!

LE PRINCE.

L'homme, à ce compte, me paraît sa toute propre ressource. Au surplus, l'éternité n'existant que grâce à la posthume sieste du mortel, celui-ci crée nécessairement les indigènes de celle-là, et le Permanent devient le fils du Transitoire. Quant à Dieu, notre créateur, il serait en conséquence notre créature, — notre créature!... (Bouleversé) Ça, passerions-nous nos lustres à choyer les chimères de l'atelier que supportent nos épaules?... Nos abstraits prodiges griserait-ils à ce point nos genoux, et la Prière serait-elle en définitive une Vierge extasiée devant ses songes?... (Hagard) Ouais! j'aperçois un Fra renégat peindre sur le mur extérieur du cloître une Poule-en-baudruche-couvant-des- idées-émises-par-ces-autres : les Poètes, et sous la Poule inscrire : DIEU!... A l'avenir, échelle d'Ézéchiel faite avec nos méninges, ô dialectique des parvis, ne t'approvisionne plus de haut en bas mais de bas en haut, car Dieu n'est que l'Exemple au sommet d'un clocher ou bien l'Epouvantail à la cime d'un olivier, car Dieu c'est l'Homme exposant son Chef-d'œuvre, car Dieu c'est le Mendiant Superbe à qui vont les largesses de la Science et du Rêve, car Dieu c'est le Nombre dont chacun nous sommes une Unité!... (Criant aux Aieux des Tapisseries.) Manoirs des vers, nobles marmottes, confessez donc qu'il faut, révisant le formulaire de la Foi, croire désormais que l'essence est la fumée de l'apparence!... et confessez que le Démiurge se compose de tous les hommes à la fois!... (Les Aieux échangent un sourire singulier et détournent la tête. Un temps. Il écarte les tentacules du Doute.) Insensé, ne

creuse pas plus loin, crainte de suer toute l'eau naïve du baptême que pleura sur le rebelle épi de flamme de ton front la passive et consolatrice ignorance de ta mère !... N'ouvrions pas le ventre aux patrimoniales poupées de la Tradition !.. L'espérance des Simples imagine de bien jolies folies... les herbes villageoises ont l'unique parfum salutaire au malheureux qui geint dans l'ordinaire boue,..

UN ROSSIGNOL SUR UNE BRANCHE, au loin.

*O Lune,  
Orpheline  
Des ténèbres,  
O veuve  
De la Lumière  
Toujours neuve...  
Troulaïtou  
Les hommes sont des fous!*

Les Princes du Printemps, de l'Eté, de l'Automne, échangent un signe d'intelligence et se précipitent vers le Prince de l'Hiver.

LES TROIS PRINCES, à brûle-pourpoint.

Venge-nous !

LE PRINCE, effarouché.

....De qui ?

LES TROIS PRINCES.

De nos chagrins.

Dans la Vallée de la Vie les trois cloches redoublent d'imploration.

LE PRINCE, divinement.

Je veux pardonner à la Vallée.

LES TROIS PRINCES, narquois.

Ah clémence, fausse couche du courage!

LE PRINCE DE L'ÉTÉ.

Nous avons quitté l'Argile dont tu parachèves l'ultime hospitalité. A cette dernière phase de la vengeance possible (puisque la vengeance relève de la céramique humaine) agis donc en maudissant !

LES TROIS PRINCES, sinistres.

Maudis !

LE PRINCE.

Eh ! que sert de maudire *après*?... D'ailleurs maudire maintenant serait frapper le vide!...

LE PRINCE DE L'AUTOMNE.

Le vide est le pays des Ames. Brandis ta serpe de malédiction... elle atteindra l'espace des haïes qui seront ainsi marquées pour grincer dans le mystère.

LE PRINCE.

Raisonnons. Je conçois votre rancune. Mais vous êtes trois instants de misère cristallisés... tandis que moi, depuis, j'ai voyagé loin de ces glaces.

LE PRINCE DU PRINTEMPS.

On est, jusqu'au bout, le bras de sa vengeance !

LE PRINCE.

Entre nous le pont s'est rompu d'usure.

LES TROIS PRINCES, avec mépris.

Pusillanime!...

LE PRINCE, les toisant.

Silence, ô mon passé coalisé!

LES TROIS PRINCES.

Lorsque ton sang nous traversait, il charria des pierres de courroux.

LE PRINCE.

Ma mansuétude a sculpté tous les Césars de la Grâce dans les rudes blocs du torrent devenu calme et ruisselet.

LE PRINCE DE L'ÉTÉ.

Tu n'es plus que la fausse monnaie de toi-même.

LE PRINCE.

Sur le nez un verre grossissant, vous n'envisagez qu'une seule chose et toujours la même; aussi voyez-vous en citrouille une simple noisette. Moi, j'observe tant de choses à la fois — et si lointaines ces choses, et si philosophiques mes yeux! — que l'autrefois ne m'offre qu'un spectacle de marionnettes.

LES TROIS PRINCES, menaçants.

Verbiage de renégat!

LE PRINCE, avec la haute et brève autorité d'un chef de famille.

Gamins, je suis l'Aïeul.

LES TROIS PRINCES, avec un geste indécent.

Voilà pour toi, vieille perruque!

LE PRINCE, scandalisé.

Messeigneurs !

LES TROIS PRINCES, lui sautant à la gorge.

Pleutre !... Félon !...

LE PRINCE, terrassé.

Prince du Printemps, Prince de l'Eté, Prince de l'Automne, ayez pitié du Prince de l'Hiver!... (Sur la dalle, pantelant) Votre colère est la colère du néant... cependant votre colère m'épouvante...

(A suivre)

SAINT-POL-ROUX.

---

# INDICATIONS POLITIQUES

---

## LA POLITIQUE EXTÉRIEURE ET COLONIALE DE L'ANGLETERRE

Les Anglais ont depuis longtemps adopté une politique d'envahissement en matière coloniale, qui les force à s'agrandir sans cesse; et, comme ils ne voient pas de limites à leur ambition, que pour eux l'occupation du globe n'est qu'une affaire de temps, ils considèrent comme un empiètement sur leurs droits toutes les tentatives faites par les autres peuples non pas pour accroître leur empire colonial, mais même simplement pour le conserver.

Vis-à-vis de la Russie, l'Angleterre envisage depuis longtemps l'éventualité d'un conflit; la guerre de Crimée n'a été qu'un prélude, où Napoléon III a fait bêtement le jeu de ses adversaires. Je suis depuis plusieurs années les armements quel'on fait aux Indes; on ne se figure pas la quantité d'armes, de munitions qui y ont été transportées; on ne se figure pas le travail d'organisation et d'instruction des troupes qui s'y fait; ce n'est pas pour rien que l'on a acclamé lord

Roberts, qui vient de quitter le gouvernement militaire des Indes. Les prétentions anglaises s'étendent sur toute la partie productive de l'Asie. Ils l'ont dit : « Nous laissons aux Russes les steppes, mais nous gardons les fertiles vallées. »

Vis-à-vis de la France, l'Angleterre est toujours *l'irrémédiable ennemie*. Avec une déloyauté dont nous parlons toujours sans nous en méfier jamais, elle nous combat depuis qu'elle existe ; quand on totalise les années de guerre avec les différents peuples d'Europe, c'est avec l'Angleterre que nous en avons eu le plus, et c'est toujours elle qui a été la provocatrice, et qui détruisait régulièrement notre marine avant toute déclaration de guerre. Toujours, elle a su faire placer aux postes importants des hommes qui lui étaient acquis, et cela explique bien des inactions au quai d'Orsay. Toujours, elle est à l'affût de la moindre occasion de nous nuire : on l'a vu au moment où l'attention publique était absorbée par les affaires du Panama, et où un agent anglais a été envoyé au Maroc avec une mission spéciale ; la chose passa inaperçue en France.

La presse anglaise a pour règle unique de nous *débiner* constamment, à tort, en dénaturant les faits. Elle est arrivée, à force de nous le dire, à nous fairerépéter que nous ne sommes pas colonisateurs, simplement pour nous enlever l'idée de nous étendre au dehors. Voici un exemple, tiré du *Newcastle daily chronicle*.

« Les Français ne sont pas des colonisateurs, au plus beau sens du mot ; ils ne sont même pas des conquérants ; ils sont des exploiteurs... Jamais encore les Français n'ont obtenu l'estime ou la gratitude d'une race qu'ils ont soumise... Leur seul but est de convertir les pays conquis en un marché pour les produits français ? »

Il nous semblait, à nous, que c'était précisément là le seul résultat qui fût cher aux Anglais. Est-il nécessaire, d'ailleurs, de rappeler les massacres des Indes, lors de la révolte des Cipayes? L'ignominieuse guerre de l'opium, où l'Angleterre, précédée de boulets de canons, s'avancait en Chine une Bible dans une main et du poison dans l'autre? La destruction totale des races australiennes? le banditisme effréné des flibustiers anglais par toute l'Afrique? Et combien d'autres atrocités commises sous le couvert de la morale, pour écouler des cotonnades!

A l'heure présente, l'Angleterre veut s'emparer de la vallée du Mékong au nom des Siamois, pour couper notre colonie indochinoise de celle du Tonkin; l'Angleterre a mis la main sur le sultan du Maroc pour le pousser à s'emparer du Touat de manière à soulever contre nous les Touaregs, et empêcher la jonction de nos colonies d'Algérie avec celles du Sénégal; ses émissaires visent les Maistre, les Mizon, les Monteil, toute la bande de nos explorateurs: lors de la dernière expédition de Mizon, il échappa à grand'peine aux balles que des fusils nègres lui envoyait de la part de la *Royal Niger Company*, et le membre de son expédition actuelle qui s'en est séparé pour venir lancer contre lui, dans un journal anglais, *l'Intransigeant*, des accusations odieusement ridicules, porte un nom anglais.

La question égyptienne est revenue sur l'eau. Le discours de M. Gladstone à ce propos est une merveille de foi punique. Il est à remarquer que, Whigs ou Tories, c'est toujours le parti qui n'est pas au pouvoir qui parle d'évacuer l'Egypte: sitôt qu'il y arrive, il oublie ce qu'il a dit précédemment.

L'occupation et l'absorption graduelle de l'Egypte nous fournissent un modèle du genre des procédés de

la politique anglaise : brutalité à peine motivée, se donnant cours par le bombardement d'Alexandrie; sédition organisée et provoquée d'Arabi-Pacha; occupation soi-disant civilisatrice, grand mot dont abuse singulièrement l'Angleterre; exploitation habile des personnalités politiques achetées à prix de faveur ou d'argent, à l'heure où elles se croyaient destinées à disparaître; Arméniens, Syriens, israélites renégats, comme Riaz-Pacha, travaillant cyniquement ou souterrainement au profit de l'Angleterre, feignant tour à tour des résistances pour compromettre les naïfs ou désagrégant, de parti pris, les institutions nationales qui peuvent encore servir de point d'appui à des fidélités enracinées.

Partout l'Angleterre nous combat : à Vienne, à Berlin, à Rome, sur tous les points où elle peut nous atteindre. Quant à nous, nous restons bouche bée à l'admirer! N'est-il pas temps de se réveiller de cette torpeur et de voir nos ennemis là où ils sont réellement? Je me rappelle que dans ses *Souvenirs de la guerre d'Italie*, le général Thoumas disait : « Je ne serai pas encore tué dans cette guerre, mais bien dans celle que nous ferons aux Anglais, tellement je mettrai de rage à leur faire payer les siècles d'humiliations qu'ils nous ont fait subir! » Ah! Relisez les mémoires des soldats, des généraux de la Révolution et de l'Empire, vous y verrez avec quelle haine féroce les Anglais nous ont traités! Voyez encore les mémoires du général Bigarré qui s'ajoutent aux autres en poussent le même cri de vengeance! M<sup>me</sup> Juliette Adam, une patriote sincère, a attaché le grelot; d'autres l'ont suivie; puisse l'opinion publique prendre bientôt pour devise : « **DELENTA EST BRITANNIA!** »

---

# Lettre Musicale

---

*A Monsieur Peuple.*

Mon cher ami,

Il faudrait pourtant nous entendre sur la valeur et l'expression vraie du mot : *musicien*.

Tu t'écries, à chaque instant : quel musicien que ce Massenet!... quel musicien que Richard Wagner!.. Or, tu te trompes étrangement, mon cher, en accolant ainsi à un Dieu et à un mortel la même épithète.

Le *musicien*, dans le sens strict, est celui qui, acceptant *a priori*, un module de sonorité ayant servi à construire la gamme de Gui d'Arezzo, choisit un des sons de cette échelle, aux degrés si distants, et édifie, sur cette base, une juxtaposition d'autres notes qu'il parfait selon la technique d'une méthode d'harmonie de laquelle il s'est imposée, par avance, les lois inviolables.

En cette édification, le *musicien* procède d'une manière analogue à celle du typographe qui, d'un mouvement machinal, puise dans de multiples casses les caractères, les assemble et forme ainsi les mots, constituant bientôt les phrases. En cette besogne, rien

de la personnalité de l'ouvrier ne contribue à l'œuvre. Son labeur n'a point de prise sur son esprit, et *vice et versa*. Du reste, l'intellect devient à peu près inutile pour ce travail, qu'un long usage rend mécanique. Et il va, le mécanicien, mélangeant prestement les signes représentatifs, sans s'occuper de percevoir le sens des mots, celui des phrases, encore moins celui des idées; son unique souci est de faire cadrer les caractères et que ceux-ci, régulièrement, s'espacent et s'alignent, corrects. Puis il éprouve une sorte de jouissance lorsque l'assemblage des lettres, par la nature même de leurs courbes et par leur dessin, rend un effet décoratif.

Ainsi le *musicien* travaille, en sa composition. Il prend les *se p* notes, les tourne et retourne dans toutes les tonalités, les criblant d'accidents, quittant rapidement un mode, pour courir à l'autre. Plusieurs combinaisons résultent de ce labeur de mathématicien. Toutes n'aboutissent pas, car il en est tant qui ont déjà servi! Enfin, le *musicien* se trouve en possession de sa phrase-mélodie; la développer, la doubler, la dénaturer au point de la rendre méconnaissable, afin de la faire maintes et maintes fois revenir dans l'ouvrage, est chose facile au *contre-pointiste* et *harmoniste musicien*.

Pas une émotion sincère dans l'œuvre ainsi conçue. Pas une seule envolée affirmant un Caractère, une Individualité, une Personnalité.

En un mot, mon cher, le *musicien* ne *pense* pas, il travaille! Il est souvent un savant; il peut même, par la perfection de ses formules, devenir un artiste; mais, jamais, crois-moi, il ne sera le *Créateur-Esthète*, celui qui porte en soi toute son œuvre pensée comme l'Absolu pensa le monde avant de s'émaner en lui.

*Créateur-Esthète*, ainsi dénommerons-nous le compositeur qui n'est pas un *musicien*. Cela t'évitera à l'avenir bien des blasphèmes, entre autre celui de qualifier Wagner du titre inférieur de *musicien*.

Le *Créateur-Esthète* est, avant tout, un *Penseur*. Il procrée ainsi : dans son aspiration idéale, ses sens fermés sur le monde extérieur, sur la science, il crée, en lui-même, une retraite, une solitude, arcane inviolé. Là, décuplant, par le silence, les forces de la Pensée humaine, il l'exalte à son paroxysme. Alors, en son âme seule, en son individualité créatrice, il *possède* les visions de l'immuable Beau. Ces extases du penseur font surgir, sur les plaques sensibilisées du cerveau de l'Esthète, l'OEuvre, une et entière : phrase-mélodie ininterrompue, indissolublement unie aux masses formidables de l'Harmonie à jamais insoumise à la Méthode. Et le génie a créé.

Pour lui, nul besoin de science acquise. La science, c'est le savoir, et le génie *sait* par essence : c'est sa faculté primordiale. Un être est génial parce qu'il *sait*. Celui-ci, après avoir pensé l'œuvre totale, l'écrit comme dans une fièvre ; son cerveau fonctionne, suggestionné par l'âme. Puis, tout brûlant des sueurs de la conception, il projette son œuvre à la face du Monde. Un haro immense lui répond. Devançant la meute, qui essaye par ses clamours furieuses d'attaquer la sérénité du *Créateur-Esthète*, hurlent les *musiciens*. Selon leur nature, les uns dédaignent l'expression sublime de la Pensée, d'autres même ne la comprennent point ; d'aucuns critiquent l'écriture, la plastique de l'œuvre, parce qu'ils ont été surpris par des harmonies inconnues jusqu'alors, qui ont blessé leurs tympans étroits et par des dissonances et des marches modulant et résolues autrement que par les procédés habituels de leur coutumière harmonie.

Tout autre est l'accueil réservé aux ouvrages du *musicien*. Celui-ci n'innove pas. Il ne vient point, génial, forcer votre cerveau s'emparer de lui et vous faire vibrer de ses pensers immortels. Il vous berce dans une douce somnolence. Et votre paresse d'intellect, satisfaite, s'abandonne en applaudissements attendris et en pâmoisons discrètes. Toi-même, mon cher Peuple, abusé pendant quelque temps encore par ce haro jeté aux *Créateurs-Esthètes*, et par les engouements réservés aux savants musiciens, tu suivras les meneurs, car tu es une bonne bête, au fond, un délicieux mouton de Panurge. Mais, heureusement, ton atavisme te protègera et te ramènera aux traditions pures. Entendant sonner le réveil par les divines fanfares, ton âme se ressouviendra des mélodies primitives, source éternelle où s'abreuvent les *Créateurs-Esthètes* ; et tu reconnaîtras dans leur œuvre les mélopées lointaines qui naquirent sous les chaumes aux temps des premières clamours rythmées. Alors ton enthousiasme jaillira et tu ne pourras plus supporter l'œuvre des *musiciens*. Ceux-ci diront alors que tu ne peux apprécier l'excellence de leur art, ni même, les comprendre, parce que tu ignores la science musicale, — incapable que tu es de distinguer en quelle tonalité est le morceau que l'on exécute devant toi, et qui ne te doutes guère de l'existence de l'accord de septième diminuée. — Mais tu viendras, mon cher Peuple, à l'audition des œuvres des *Créateurs*, et, simple, *Parsifal*, tu seras vite ému aux vibrations de la Pensée sublime, et tu crieras ta joie nouvelle, comme un prisonnier de l'ombre qui, soudain, au bruit des trompettes héroïques verrait couler les murs qui l'enserraient et s'évaderait, triomphant, dans la Lumière.

\* \*

Achevons la définition des *musiciens*. On peut ranger ceux-ci en deux types. D'abord, le compositeur honnête, conscientieux, scientifique enfin; celui-ci se renferme dans les problèmes, chiffrant à tour de bras ses harmonies, savant jusqu'à être obscur, mais impeccable. L'autre cherche plutôt à te surprendre, Peuple, à t'attirer dans ses lacs, ainsi qu'une courtisane, par l'attrait de sa grâce, de sa morbidesse de sa sensualité. C'est sur tes nerfs qu'il promène son archet, c'est ton système nerveux qui lui sert de harpe pour ses arpèges poussés à l'aigu. Il est mièvre, délicat, fluide; en certains endroits de ses partitions ses harmonies sont des spasmes. Cette musique scanderait les soubresauts du vieillard de Pétrone ou provoquerait la langueur humides des baisers entre les damnées de Beaudelaire.

Quelqu'un disait à propos de l'un d'eux, et non des moins savants, que ses partitions devraient être enfermées au musés secret de Naples. — Eh bien, non, pas même; car ses œuvres, n'ont pas la puissance de débauche des Pompéiens; elles ne rythment que le titillement morbide de la névrose.

Toutefois, Peuple, entends ceci: tu aurais tort de ramasser des pierres pour en lapider les *musiciens* de ton époque, et je vais t'expliquer, d'un peu haut, mes raisons. Mais je dois le faire, parce que, si tu ne comprends pas aujourd'hui, tu comprendras demain ceux qui te répèteront les mêmes paroles; et tu les comprendras parce que, déjà, les cellules de ton cerveau, impressionnées par une première vision de l'idée, auront acquis une puissance de compréhension plus large. Sache, apprends, comprends, devine, le mécanisme, le fonctionnement de l'esprit à travers le monde.

Tout est dans l'Absolu et l'Absolu est dans tout. Arrête-toi là un peu, réfléchis sur ces mots. Et puis, continue. Nous sommes des facettes, mon ami Peuple, nous réfléchissons chacun un peu de cet absolu qui nous créa, ou nous donna, si ton matérialisme le préfère, la possibilité d'exister. Presque toutes les âmes en exercice de vie matérielle sont comme taillées — si je puis m'exprimer ainsi — en un certain nombre de facettes. Ce nombre est restreint, mais à peu près égal entre elles, encore que la forme de chacun de ces réflecteurs idéals soit diverse, variable et modifiable à l'infini. Seuls, les grands génies humains sont différemment pourvus. Car, tandis quetoï, moi, les autres reflétons quelques points imperceptibles de l'immense Absolu, Eux, les Enormes, embrassent de leur vision centuplée, l'entier Cosmos, ils l'enmagasinent

dans leurs facettes innombrables, et, tournant alors vers nous ces phares divins, ils nous éblouissent de tout le décor dévoilé.

Donc, les *musiciens*, mon ami Peuple, sont de pauvres gens qui ont braqué leur lorgnette, leur pauvre petite lorgnette, sur un point quelconque de l'Immense. Et, selon leur tempérament, c'est-à-dire, — suis moi bien, — la façon particulière dont leurs facettes sont taillées, ils reproduisent tel ou tel coin de ce qui *Est*. Ceux-ci ont vu les nombres, et ils chiffrent. Ceux-ci ont vu les sensations, et ils chantent l'épithalame de l'éternel coït. Ceux-ci ont vu les drames de la vie, et ils traînent leur portée douloureuse du haut en bas de la gamme. Ceux-là ont vu le rire et ils claquent comme des cigales ivres de soleil; ceux-là encore fusent vers le zénith leur trilles d'alouettes éperdues.

Faut-il donc les blâmer, les déchiqueter, harceler leur labeur? Non: ils ont fait leur œuvre. Quelle quelle soit, elle marque un point dans l'espace où se meut l'immuable Eternel. Si leur effort a été sincère, saluons-les. Mais ne remettons pas en leurs mains les destinées de la Race. Disons-leur: amis, c'est bien, mais faites mieux encore; haussez-vous, n'oubliez pas qu'avant de créer une œuvre, nous devons nous créer nous-mêmes. La nature nous donna l'argile, pétrissons la maquette. Montons sur les échasses du rêve, d'abord, du vouloir ensuite. Et l'évolution rêvée, voulue, s'accomplira en nous. La Race marche, elle appelle les joueurs de buccines, qui puissent la précéder, sachant la route.

En attendant, mon ami Peuple, réjouis-toi et clame l'Hosanna solennel, car le Divin est descendu parmi nous, puisque Wagner est venu, et qu'il a, soulevant le Graal de ses mains géniales, fait ruisseler sur nous les pourpres fécondes des harmonies absolues.

HENRY DE MALVOST.

---

# LES LIVRES

---

*Chevaleries sentimentales*, par A. Ferdinand Herold (Librairie de l'Art Indépendant) *frontispice d'Odilon Redon*.

Je ne dirai pas, comme mon ami Pierre Quillard, que les *Chevaleries sentimentales* sont un livre d'une « *parfaite inutilité* », pour plusieurs raisons, et la première c'est que je ne comprends pas du tout la portée et même le sens d'un pareil éloge. Il me semble que Quillard, qui est un excellent poète, est, malgré ses principes anarchistes, — principes qu'il expose dans une belle et claire prose, d'une façon très lucide et très intelligente — tout pénétré encore de quelques gothiques préjugés qui sévissaient au temps des romantiques. Il est de toute évidence, comme le disait Gautier, que les *Chevaleries sentimentales* n'ont pas la même utilité pratique qu'une paire de bottes ; mais personne aujourd'hui ne soutient l'opinion que railla si merveilleusement le poète des *Emaux et Camées*, et c'est perdre un peu son temps que de refaire la préface de *Mademoiselle de Maupin*.

Il ne faut pas confondre, et déclarer que l'art éducateur est nul parce qu'il est utile, car il s'agit de s'entendre sur le mot utile. Il est certaines œuvres qui ont façonné les cervelles de toute une génération ; ces œuvres furent-elles inutiles, et ceux qui les concurent firent-ils de l'art pour l'art ? On ne tirerait pas de tous les dialogues de Platon beaucoup de règles propres à guider dans la

vie coulumière, et le *Phédon* servirait peu à un coulissier, mais nou' y pourrons trouver quelques principes excellents pour la conduite de notre esprit. Il y a eu toute une école de poètes en Allemagne, qui a été éduquée par Spinoza, et toutes les manifestations lyriques de cette école n'ont tendu qu'à une chose : à exposer le panthéisme. Dira-t-on pour cela que Novalis est méprisable, parce qu'il a voulu enseigner en écrivant *Les Disciples de Sais*? Et Goethe, ô Pierre Quillard, ne s'est-il proposé, en réalisant son *Faust*, que de se réjouir lui-même?

Vraiment cette querelle est bien vaine. Utile, inutile, qu'est-ce que cela signifie! Je trouve que le *Prométhée* de Shelley, par exemple, est infiniment plus utile à l'espèce que l'invention de la bicyclette, ou plutôt, et pour mieux dire, que ce poème dramatique est d'une utilité supérieure. Si un livre était d'une *parfaite inutilité*, comme le dit Pierre Quillard, je ne sais pourquoi il aurait perdu son temps à le lire, et mieux encore à le critiquer. L'erreur de Quillard est qu'il parle comme si tous les soutiens de l'art social prétendaient n'écrire leurs œuvres que dans un but de propagande directe. Il ne s'agit pas de cela, ni de mettre le *Capital* en vers, mais il est tout aussi légitime d'exposer, même dans des poèmes, des idées sociales que des idées métaphysiques. Ainsi, l'*Hellas* de Shelley ou la *Guerre et la Paix* de Tolstoï. Seulement quelques-uns exposent ces idées platement, comme le citoyen Fournière, et d'autres hautement, ainsi Ibsen. L'écrivain, l'artiste vraiment digne de ce nom ne doit pas abuser de lui-même pour sa propre et unique satisfaction, il doit être un éducateur, un éducateur comme l'était le mystagogue d'autrefois, comme l'était le hiérophante, et doit nous enseigner des vérités, morales, religieuses, sociales, métaphysiques, scientifiques qu'importe, mais il doit nous enseigner, d'une haute façon et non comme les pédagogues. Et Pierre Quillard veut-il me dire si les poètes et les philosophes ne lui ont pas appris davantage que les maîtres qu'il eut sur les bancs du collège? Ce n'est pas chez eux, certes, qu'il a rencontré les lois de l'algèbre, celles de la chimie non plus, mais quelles lois générales et éternelles n'y a-t-il pas trouvé! « Dire un poème, ne peut, sans déchéance, prouver quoi que ce soit. » C'est ne rien dire en vérité, et il y a confusion de la part de Pierre Quillard quand il ajoute : « à moins de se rabaisser à une vile mnémotechnie qui faciliterait aux cervelles médiocres, selon les désirs du lecteur, les règles du whist, les éléments de la chimie agricole, les théorèmes de Spinoza ou les négations passionnées de Bakounine. » Car il ne s'agit pas du tout de mettre la géographie ou l'histoire de France en alexandrins, lorsqu'on dit : il faut que l'art soit éducateur, et Quillard sait, comme moi, que seules restent les œuvres qui ont

apporté aux hommes une idée ou qui ont servi à en propager d'autres.

Cette digression un peu longue, loin de m'éloigner de Ferdinand Herold, m'y ramène. Je ne crois pas qu'en évoquant les reines et les saintes, les pages et les nobles dames, Herold n'ait voulu que nous satisfaire par la souplesse et la variété des rythmes, la richesse des images. Le poème qui ouvre le livre ne nous le dit-il pas clairement? Les « doux prêtres », les « vierges claires », les « bons chevaliers » ne vont-ils pas vers le temple d'idéal, le temple qui,

... Haut dressé vers le ciel triomphal  
Erige l'or et les gemmes de ses colonnes,  
Et la frise et la corniche semblent  
Une mystérieuse et immortelle couronne  
Qu'un archange forgea de soleil auroral.

Cette marche vers l'inconnu, vers l'idée, c'est le thème des *Chevaleries sentimentales*; il soutient tout le livre, d'une façon occulte mais réelle, c'est lui qui revient perpétuellement, dans les préoccupations du poète et dans celle des personnages. N'est-ce pas à l'essence un jour entrevue, et qu'il désire reconquérir, que songe celui qui va, armé, par la forêt?

Je vais sans oser cueillir la fraîcheur blonde  
Du fruit inconnu qui flambe aux arbres clairs  
Et, dans mon dégoût, je trouve trop amers  
Les lourds fruits glanés par le désert du monde.

Les fées dont on entend les sanglots, les fées qui régnèrent autrefois, ne sont-elles pas les vérités obscurcies que les hommes veulent retrouver? Ne passent-elles pas, voilées de brume, dans la tristesse de l'automne, jusqu'au jour où la lumière les ranimera. Le poète les évoque toutes les dames de rêve : Luciane, Aude, Bradamante, Richardès et Bibiana ; elles vivent dans de lointains et mystérieux pays :

Là-bas, elles sourient d'amour, les douces ;  
Et, parmi le baume des roses qui parsèment  
La plaine aux nuptiales sources,  
Elles égrènent des colliers de claires gemmes.

Et celui qui ramènera parmi les hommes, les tristes exilées, ce ne sera pas l'aventurier brutal qui brise et tue les fleurs de songe, sœurs de celle qui veille parmi les lys ; ce sera le Prince, le pur,

celui qui va vers le mystère, hardiment et sans souillure. Et la Dame qui a dit au meurtrier :

Retourne vers la bassesse des obscures villes,  
Retourne vers les citadelles d'orgueil,  
Retourne vers les plaines sombres et viles,  
Vis tes jours sanglants qu'effarouche le deuil  
Et ne trouble pas la solitude de l'Île.

La dame qui attend, les yeux à demi-clos, approuve les voix qui chantent à l'élu :

Va donc, O Vainqueur :  
Puisque tu as oublié les vaines pensées,  
Eveille la Fiancée  
Qui t'a vu dans l'espoir de son rêve, ô vainqueur.

Ainsi n'est-il pas d'une « *parfaite inutilité* », ce livre de Ferdinand Herold, puisqu'il démontre la réalité et l'éternité du beau, de la joie et du rêve, puisqu'il prouve la vanité de la force, et la suprématie de l'esprit sur elle. Ces *chevaleries sentimentales* ne sont pas uniquement « un arrangement harmonieux pour la parfaite liesse de l'esprit. » Je regrette d'être en désaccord avec Pierre Quillard que j'aime parce qu'il est mon ami et aussi parce qu'il est un bon et loyal et noble artiste, mais si, vraiment, les *Chevaleries sentimentales* ne m'avaient donné que la passagère satisfaction dont il parle, elles ne m'auraient pas intéressé outre mesure, et j'aurai dit simplement que M. Ferdinand Herold était un habile homme, capable de trouver de charmantes et aimables harmonies, subtil à manier les mètres les plus divers, les plus ondoyants comme les plus sévères ; je l'aurais loué d'avoir trouvé des rimes rares, qui nous réjouissent un instant, comme les boules de verre aux couleurs éclatantes égayent les enfants ; j'aurais ajouté que de tous les livres que M. Herold écrivit, *Chevaleries sentimentales*, était, à mon avis, le meilleur, celui dans lequel l'écrivain attestait le plus de maîtrise, mais je n'aurais pas affirmé que cette œuvre était aussi une œuvre d'idée, et que, pour cela surtout, elle était supérieure à la *Joie de Maguelonne*, et à *Sainte, Liberata*.

BERNARD LAZARE.

---

## REVUE DES REVUES

Par le *Livre de Baruch et la Légende de Jérémie*, M. René Basset commence dans la *Haute Science* la traduction des *Apocryphes Ethiopiens* de M. Formey. *Traité des Dieux et du Monde*, par Salluste le Philosophe (traduction).

*Chimère* me reproche d'avoir confondu les initiales des deux Marius André. Je l'avoue à ma honte. F. Marius André n'est pas P. Marius André, et tous deux ont été tout de même, à titre égal, collaborateurs des *Entretiens*. J'ignorais qu'ils fussent deux, la renommée ne me l'avait pas appris; je trouvais à P. Marius André du talent comme à J. Marius André, ni plus ni moins, dus-sé-je à tous deux leur déplaire, et si j'ai prié les lecteurs des *Entretiens* de ne pas confondre P. Marius André avec F. Marius André, c'est que P. Marius André m'y avait invité par une très courtoise lettre. D'ailleurs, pour peu que M. Redonnel y tienne, je déclarerai que F. Marius André n'a rien de commun avec P. Marius André, et *vice versa*.

Dirai-je, en finissant, que *Les Chansons Eternelles* vont paraître. Pourquoi pas? Cela me permettra de recommander *l'Erèbe* de M. Redonnel, dont il est dit :

*Qu'importe que l'Erèbe ait fomenté sa chevelure! (?)*

Dans la *Revue des Revues* : Le *Mouvement littéraire en Allemagne*, par G. Conrad; Extraits de la *Russie et la Papauté* de O. Nowicoff; *Gœthe et le Catholicisme* de Antonio Zardo, et des *Mémoires* de M<sup>me</sup> Alexandrine Smirnoff.

---

## MÉMENTO

Ont paru :

Chez A. Lemerre : *Peints par eux-mêmes*, par Paul Hervieu; *L'Illusion* (2 volumes), par Jean Lahor; *Les Siècles morts*, par le vicomte de Guerne; *Ardeurs folles*, par Léon Somveille; *Les Chimériques*, par Louis Malosse.

Chez F. Alcan : *Les Luttes entre Sociétés humaines* par J. Novicow. *De la division du travail social* par E. Durckheim.

Chez Charpentier et Fasquelle : *L'Amour au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par Edmond et Jules de Goncourt; *L'Aimé*, par Jean Richépin.

Chez P. Ollendorff : *Récits d'un chasseur*, de I. Tourguenoff,

traduction de Halperine Kaminsky ; *Le Lendemain des Amours*, par Georges Ohnet.

Chez Calmann Lévy : *A propos du Théâtre*, par J.-J. Weiss ; *La Rôtisserie de la Reine Pédaque*, par Anatole France ; *Les Rois*, par Jules Lemaître.

Chez Georges Carré : *El Ktab*, traduction de Paul de Régla. *Les Causes de l'Effondrement Economique*, par E. Levordays.

Bibliothèque de la Renaissance orientale : *La Voix du Silence*.

Chez Perrin et Cie : *A toutes brides*, par Auguste Germain ; **1815**, par Henri Houssaye.

Chez Simonis Empis : *L'Animale*, par Rachilde.

Chez H. Perrot : *Israël, son rôle politique dans le passé ; son rôle dans l'avenir*, par Petau-Malebranche.

Librairie de la Revue Socialiste : *Survivances Animiques et Polythéiques en Bretagne*, par A. Hamon.

A l'Art Social : *Les Hommes et les théories de l'Anarchie*, par A. Hamon.

En souscription aux bureaux de la Revue Blanche : *Nouvelles Passionnées*, de Maurice Beaubourg, pour paraître en juin.

Bibliothèque des Essais d'art libre : *Pour le Beau*, par Alphonse Germain.

Chez Hachette : *Les Mimes d'Héroudas*, traduits par Georges Dalmeyda.

Chez A. Colin : *Le Vieux de la Montagne*, et *Fleurs d'Orient* par Judith Gautier.

Chez V. Havard : *L'Empereur*, par Pierre de Lano.

Chez Fischbacher : *Ce qui meurt*, par Henri Ner.

Chez E. Plon : *Autour de Chicago*, par G. Sannin ; *Jolie propriété à vendre*, par H. Gréville ; *Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, par Elemir Bourget.

Chez A. Savine : *Amours de Mâle*, par Daniel Riche ; *Villiers de l'Isle-Adam*, par R. du Pontavice de Heussey ; *Papillons gris et roses*, par Rex.

A la librairie de l'Art Indépendant : *La Télépathie et le Néo-Spiritualisme*, par Bernard Lazare.

Pour paraître : *Le Voyage d'Urien*, par André Gide. Trois cents exemplaires sur papier vergé ancien avec compositions polychromes de Maurice Denis (Librairie de l'Art Indépendant) ; *Contes à soi-même*, proses, par Henri de Régnier.

B. L.

---

*Le Gérant : L. BERNARD.*

---

## INFORMATIONS ARTISTIQUES DE LA QUINZAINE

---

*Pelléas et Mélisande*, le drame de Maeterlinck, représenté mercredi dernier, a obtenu le succès d'artiste et l'insuccès de presse qu'on prévoyait.

Reconnus parmi les spectateurs-admirateurs : Paul Adam, Maurice Barrès, J.-E. Blanche, Alexandre Cohen, Edmond Cousturier, Edouard Dujardin, Gabriel Fabre, Félix Fénéon, Paul Hervieu, Georges Lecomte, Stéphane Mallarmé, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Henri de Regnier, Adolphe Retté, J.-H. Rosny, de Toulouse-Lautrec, etc...

Rien ne portait à croire que l'on était aux Bouffes, rien, sauf la topographie du lieu et la conversation d'un journaliste nommé, dit-on, Pessard, qui s'est donné en spectacle pendant les entr'actes.

---

Les illustres peintres (absents du Salon des Champs-Elysées et de celui du Champ-de-Mars), qui sont à la tête du mouvement artistique moderne, ont un choix de belles toiles exposées en ce moment dans les galeries Durand-Ruel, Manet, Monet, Renoir, Pissaro, Sisley, M<sup>me</sup> Cassatt, M<sup>me</sup> Morisot, tous sauf Degas absent, sont brillamment représentés.

---

Les invités qui exposent actuellement des œuvres au Salon de l'Association pour l'Art, à Anvers, sont, pour la France : MM. Blanche, Bonnard, Carat, A. Charpentier, Henry Cros, H. Edmond Cross, Denis, Dulac, Gausson, Guérard, Guilloux, M<sup>me</sup> Enneirda, Ibel, Luce, M<sup>me</sup> Morisot, Lucien Pissaro, Ranson, Ribo-Roy, Signac, Thesmar, de Toulouse-Lautrec, Vuillard.

---

Le Musée du Louvre vient d'acquérir à la vente Spitzer, au prix de 27.000 francs, un bas-relief de Bernard Palissy représentant l'Eau (n° 589) et une terre-cuite de Luca della Robbia : La Vierge, l'Enfant-Jésus et deux Anges (n° 1.287, 10.100 francs).

---

Il faut lire dans les numéros 217 et 219 de *Père Peinard* de rutilantes critiques des deux Salons.

---

On peut encore voir au Théâtre d'Application les intéressants *Paysages de Neige* du peintre Paul Vogler.

---

Le 1<sup>er</sup> juin s'ouvrira chez Durand-Ruel une exposition des œuvres de Charlet. Le comité d'organisation se propose de consacrer le montant des entrées à éléver un monument à l'artiste.

'ALLO.

# Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE  
PARIS

Chez les principaux Libraires

## FRANCE

Aix . . . . .	Dragon.
Ajaccio . . . . .	De Peretti.
Amiens . . . . .	Courtin-Hecquet.
Angers . . . . .	Lacheze et Cie.
Besançon . . . . .	Jaquard.
Bordeaux . . . . .	Bourlange.
— . . . . .	Bauche.
— . . . . .	Duthu.
Boulogne-s.-Mer . . . . .	Chiraux.
Bourg . . . . .	Montbarton.
Bourges . . . . .	Renaud.
Brest . . . . .	Robert.
Caen . . . . .	Brulfert.
Châlons-s.-Marne . . . . .	Weill.
Chambéry . . . . .	Baujat.
Cherbourg . . . . .	Marquerie.
Clermont-Ferrand . . . . .	Ribon-Collay.
Dijon . . . . .	Armand.
Saint-Etienne . . . . .	Chevalier.
Fontainebleau . . . . .	Desprez.
Grenoble . . . . .	Baratier.
Le Havre . . . . .	Bourdignon.
— . . . . .	Dombu.
Lille . . . . .	Tallan lier.

Lyon . . . . .	Bernoux et Cummin.
— . . . . .	Veuve Cantal.
— . . . . .	Dizain et Richard.
Marseille . . . . .	Aubertin.
— . . . . .	Carboennelle.
Montauban . . . . .	Bian.
Montpellier . . . . .	Coulet.
Nancy . . . . .	Grosjean-Maupin.
Nantes . . . . .	Vier.
Nice . . . . .	Visconti.
Nîmes . . . . .	Catelan.
— . . . . .	Morin-Fesselier.
Orléans . . . . .	Herluisson.
Poitiers . . . . .	Druinaud.
Saint-Quentin . . . . .	Triquenaux-Devienne.
Reims . . . . .	Michaud.
Rouen . . . . .	Lestringant.
— . . . . .	Schneider.
Saumur . . . . .	Milon.
Toulon . . . . .	Rumébe.
Toulouse . . . . .	Milles Brun.
Tours . . . . .	Pericut.
Versailles . . . . .	Flammarion.

## ETRANGER

### ALLEMAGNE

Strasbourg . . . . .	Treuttel et Wurtz.
Berlin . . . . .	Ascher et Cie.
Leipzig . . . . .	Brockhaus.
Munich . . . . .	Ackermann.
Stuttgart . . . . .	Wittzwer.

### ANGLETERRE

Londres . . . . .	Hachette.
-------------------	-----------

### AUTRICHE-HONGRIE

Vienne . . . . .	Brockhaus.
Buda-Pesth . . . . .	Revai frères.

### BELGIQUE

Bruxelles . . . . .	P. Lacomblez.
— . . . . .	Lebègue et Cie.
— . . . . .	Spineux.

### ÉGYPTE

Le Caire . . . . .	Barbier.
--------------------	----------

### ESPAGNE

Barcelone . . . . .	Piaget.
Madrid . . . . .	Romo et Fussel.

### ITALIE

Rome . . . . .	Bocca.
Milan . . . . .	Treves frères.
Turin . . . . .	Bocca.

### PORTUGAL

Lisbonne . . . . .	Fereira.
--------------------	----------

### SUÈDE

Stockholm . . . . .	Loostroom.
---------------------	------------

### SUISSE

Bâle . . . . .	Georg.
Berne . . . . .	Nedegger.
Genève . . . . .	Burckhardt.
— . . . . .	Hegimann.
Lausanne . . . . .	Duvoisin.
Zurich . . . . .	Meyer et Zeller.

### TURQUIE

Constantinople . . . . .	Biberdjian.
--------------------------	-------------